

UNE INDEPENDANCE FINANCIERE

Deviat être le but de vos efforts. Le chemin vers, probablement, ricolleux quel-
 quefois, mais la récompense qui vous attend à la fin sera une rétribution plus que
 satisfaisante pour tous les tracas que vous avez endurés en faisant vos économies.

COMMENCEZ, DES A PRESENT, AVEC UN DOLLAR

WHITNEY-CENTRAL TRUST AND SAVINGS BANK

QUATRE BIEN SITUÉS: Chartres et Iberville, Dauphine et Piché.

44-Charles et Gravier, 8122 rue Oak.

F. A. BRUNET
 IMPORTATEUR DIRECT

HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLER

313 — RUE ROYALE — 313

ALLIANCES ET BAGUES DE MARIAGE EN TOUT GENRE

La Seule Grande et Unique Maison Française à la Nouvelle-Orléans.
 Venez visiter et vous rendre compte par vous-même du bas prix de nos
 marchandises pour lesquelles je défie toute concurrence.
 Les ordres de la campagne sont sollicités.

PHONE MAIN 4360.

Bière Regal

Chacun trouve quelque chose d'agréable dans la Regal Beer. Tout
 le monde aime son arôme, tout le monde aime son goût, mais avant
 tout, tout le monde apprécie les qualités rafraichissantes et forti-
 fiantes car il n'y a pas de doute qu'elle fait l'affaire dans ces journées
 de chaleur. Téléphonnez à la Brasserie, Main 1440, et faites-vous en-
 voyer une caisse.

AMERICAN BREWING CO.
 NOUVELLE-ORLEANS, LNE.

Jackson
 Bohemian Brew.

Matière à réflexion-

"Jackson" est une bière pour les hommes de tête aussi bien que pour les artisans bronzés. Elle assiste votre cerveau fatigué et fortifie vos nerfs. Ces avantages sont produits par des éléments toniques contenus dans les meilleurs ingrédients.

"Essayez un stein à l'enseigne Jackson."

Jackson Brewing Co.
 Nouvelle-Orléans.

TREAT TO TASTE

— that exquisite neutral gin flavor —
 that long sought ideal flavor of every lover of
 the rickey and the fizz — has been achieved
 AT LAST in "

CORONET DRY GIN
 The "Monarch of Gins"

ALBERT MACKIE CO., LTD.,
 DISTRIBUTORS. New Orleans, La.

R. G. HOLZER

317 ET 329 RUE BOURGOGNE
 NOUVELLE-ORLEANS, LNE.

**Garage "Holzer" portatif à l'épreuve
 de la Rouille, et Bâtisse Abri**

FABRICANTS DE PORTES, FENÊTRES ET PERSIENNES INCOMBUSTIBLES

Tôles en fer français, frites, en forme "V" possédant, Tuyaux,
 Corniches, Chaudières, plaques en acier, Convoyeurs et
 "Tanks" de fumées. Garde-foies et cariers d'ascenseurs. Répa-
 rations de Machines, etc. Réparations de toiture en ardoises.

AGENTS POUR LES "M PONSKE PRODUCTS" DE BIRD & SON, ET
 DES "S. S. WALL BOARD"

Les atrocités allemandes

NOUVEAU RAPPORT OFFICIEL.

La commission composée de MM. Georges Payelle, premier président à la Cour des comptes; Armand Mollard, ministre plénipotentiaire; Georges Maringer, conseiller d'Etat, et Edmond Paillot, conseiller à la Cour de cassation, vient d'adresser un rapport au président du Conseil sur les atrocités commises par les Allemands, qui ont pu établir d'une manière irréfutable, Ce nouveau acte d'accusation parait ce matin au "Journal officiel." En voici quelques extraits:

Les prisonniers qui servent de Boucliers

Le 21 août, près du bourg de Maulde (Nord), le sous-lieutenant de Gueydon, du 16e hussards, a vu une troupe allemande arriver sur son peloton en se faisant précéder par des femmes et des enfants qui poussaient des cris de terreur.

Le 25 du même mois, pendant une retraite, entre Clairfayts et Tivry, en Belgique, une arrière-garde du 31e régiment d'infanterie constata qu'une patrouille de douze uhlans s'avancait derrière une quinzaine de civils, de femmes, de jeunes filles et trois ou quatre enfants de huit à dix ans. Pris de flanc par le tir des Français, ces cavaliers s'enfuirent en abandonnant leurs prisonniers, dont aucun d'ailleurs ne fut blessé.

Le 27 août, le lieutenant Nazat, du 20e régiment d'infanterie, placé avec sa section dans un faubourg de Mouzon (Ardennes) pour garder les ruines d'un pont brûlé, vit trois ou quatre Allemands qui rasaient les murs en poussant devant eux des civils.

Un nouveau groupe ennemi tenta, quelques instants après, de traverser la rue; mais il en fut empêché par les foyes Français et subit d'assez grosses pertes. Les Allemands placèrent alors devant leurs rangs, sur toute la largeur de la voie publique, une douzaine d'habitants parmi lesquels se trouvaient un prêtre et un jeune homme de quinze à dix-sept ans. "Nous étions si près, a dit l'officier dans sa déposition, que je conserverai le triste souvenir de l'attitude résignée de ces pauvres gens marchant à la mort."

Derrière ces prisonniers, l'ennemi tira sur le détachement français. Le lieutenant Nazat vit ainsi son capitaine et plusieurs de ses hommes tomber auprès de lui.

Le tir des Français, qui avait cessé à l'apparition des habitants, fut repris quand, à un certain moment, ceux-ci parvinrent à se grouper sur l'un des côtés de la rue; mais les Allemands, furieux de voir l'insuccès de leur procédé infâme, dirigèrent aussitôt leur fusillade vers les hommes dont ils venaient de se faire des boucliers. Plusieurs personnes roulerent à terre. Elles purent toutefois se relever et se réfugier dans les maisons.

Dans la nuit du 25 au 26 octobre, une cinquantaine d'hommes du 68e régiment d'infanterie, qui venaient d'être faits prisonniers, ont été employés par les Allemands à creuser une tranchée. Le lendemain, l'ennemi a prononcé contre nos troupes une attaque en se faisant précéder par ces hommes, disposés en colonne par quatre, encadrés de fantassins et suivis par une ligne de tirailleurs. Le sous-lieutenant Terrier affirme avoir vu les bras, faisant marcher ces prisonniers en tirant des coups de feu pour forcer leur obéissance. Ces incidents sont relatés dans un rapport signé par un chef de bataillon français, trois autres officiers, un adjudant et un caporal. Ce dernier, qui avait été pris avec ses camarades, était parvenu à s'échapper.

Le 10 novembre, à l'ouest de Dixmude, les Allemands ont placé devant eux, en s'avancant vers nos lignes, une quinzaine de fusiliers marins désarmés et prisonniers. Plusieurs de ces hommes ont été massacrés. Quelques-uns, qui avaient tenté de se sauver en traversant l'Yser à la nage, ont essayé des coups de fusil de l'ennemi et ont bientôt disparu sous l'eau.

Balles explosives.

Un procédé courant chez eux consiste à retourner le projectile dans la cartouche, c'est-à-dire à le placer la pointe en bas, de telle sorte que le culot se trouve à la hauteur du bord supérieur de la douille. Souvent aussi, la partie pointue de la balle est coupée aplatie ou évadée. Des cartouches dont les projectiles sont ainsi préparés sont fabriquées industriellement à l'usage du revolver et sont renfermées dans des boîtes portant, sur une étiquette la marque "Parabellum."

D'autres balles sont fendues longitudinalement en quatre, depuis la pointe jusqu'au quart de la longueur. Il en résulte que, quand le projectile a pénétré dans les chairs, l'enveloppe s'écarte en formant une étoile à quatre pointes. Il existe aussi des balles sur lesquelles les fentes sont placées à la partie médiane, et par suite de cette disposition, l'écrasement du lingot produit des renforcements asymétriques ayant chacun la forme de la moitié d'un anneau.

De tels projectiles, incontestablement préparés par des moyens mécaniques, ont été trouvés dans un grand nombre de cartouches allemandes; et, très souvent, on a constaté que, dans les charges, la cartouche du milieu était munie d'une balle dum dum. Nous en avons vu nous-mêmes plusieurs spécimens.

Le 22 août, après la bataille d'Elle (Belgique), un poste de secours fut installé à Gomery, par le docteur Sédillot, à l'extrémité de l'agglomération, dans une maison sur chaque côté de laquelle avaient été arborés des pavillons de la Croix-Rouge. On répartit un grand nombre de blessés dans cette maison, ainsi que dans une grange y attenante et dans plusieurs bâtiments voisins.

Le 20 août, une trentaine d'hommes du 99e furent cernés par les Allemands, à la ferme des Tiges, près de Saint-Dié. Quelques-uns, qui se tenaient sur le seuil de la porte, levèrent les bras et agitérent un drapeau blanc. Un lieutenant ennemi s'avancant leur fit un signe d'assentiment, puis leur ordonna de déposer les armes. Dès qu'ils furent désarmés, il les fit sortir et on les aligna contre un mur. Se rendant compte du sort qui leur était réservé, les malheureux implorèrent l'officier et un des soldats de celui-ci joignit ses supplications aux leurs.

L'exécution n'en eut pas moins lieu. Les prisonniers, rudement poussés contre le mur, furent impitoyablement fusillés par un peloton d'assassins qui tira sur eux à cinq ou six pas. Bien que le lieutenant ennemi avait promis de leur laisser la vie sauve, le soldat Palayer se laissa tomber. Après avoir fait le mort, il escalada une échelle et se cacha dans un grenier au milieu de la paille. A peine y était-il blotti, qu'un Allemand venait autour de lui enfoncer sa baïonnette dans les boîtes de fourrage. Le soldat Reynard, qui lui aussi, s'était jeté à terre au moment de l'exécution, put se réfugier dans une cave, où il retrouva cinq de ses camarades. Tous les six y restèrent jusqu'au 11 septembre, se nourrissant de choucroute et de pommes de terre crues.

La scène d'horreur que nous venons de rapporter est établie par les témoignages des soldats Palayer, Grand, Dufaud, Blanc et Reynard qui ont échappé au massacre.

Entre le 7 et le 12 septembre, une troupe formée d'éléments appartenant à plusieurs régiments était à la poursuite de l'ennemi, derrière, à proximité de la route, non loin du camp de Mailly, les cadavres d'une patrouille française du 88e de ligne composée d'un sergent, d'un caporal et de six hommes. Ces militaires, dont les mains étaient liées derrière le dos, avaient été fusillés par les Allemands.

Le rapport cite un grand nombre de massacres pareils. Le dernier dont il fait état est celui-ci:

Le 25 octobre, une troupe allemande, sur le point d'être surprise près de Dixmude, massacra trois ou quatre fusiliers marins qu'elle avait capturés une heure auparavant et parmi lesquels se trouvait le capitaine de frégate Janiot.

Contre le personnel médical.

Les Allemands n'ont jamais cessé de tirer sur les ambulances. Souvent ils ont tué de sang-froid et à bout portant des médecins dans l'exercice de leurs fonctions. Voici un exemple pris parmi ce long musée d'horreurs qu'on a élaboré les membres de la commission.

Le 22 août, après la bataille de Mercy-le-Haut (Meurthe-et-Moselle), le médecin auxiliaire Mozer, interne des hôpitaux de Paris, qui avait passé une partie de la journée à soigner des blessés, essaya dans la soirée le feu d'une patrouille ennemie. Il s'abrita alors derrière une voiture et tenta de s'expliquer en allemand. Une voix lui répondit en français: "Lévez-vous et venez." Ayant obéi, il se trouva en présence d'un sous-officier qui, après l'avoir fouillé, le conduisit auprès d'un capitaine. Ce dernier lui enleva son revolver et lui ordonna de le précéder pour entrer dans une maison. En arrivant près de la porte, comme le capitaine dit au médecin de frapper la tête, celui-ci sentit que l'officier lui plaçait sur la tempe gauche le canon d'un revolver.

Pensant qu'on voulait simplement l'effrayer et ayant entendu d'ailleurs jouer plusieurs fois le barillet de l'arme qui était au cran de sûreté, il fit bonne contenance; mais il finit par se retourner pour demander si ce qu'il croyait être une mauvaise plaisanterie n'allait pas prendre fin. Aussitôt un coup partit. Atteint derrière l'oreille gauche par une balle qui sortit au-dessous de l'œil droit, M. Mozer tomba sur le sol, souffrant atrocement et crachant le sang.

Les faits analogues sont tellement nombreux que les rédacteurs du rapport n'ont pu les citer tous. Ils terminent leur douloureuse énumération en ces termes:

Nous voulons arrêter ici, monsieur le président du Conseil, ce rapport, que nous aurons pu faire beaucoup plus long si nous n'avions craint de répéter indéfiniment le récit de faits sans cesse renouvelés dans des conditions presque identiques. Aussi bien, les exemples déjà nombreux que nous avons extraits de la volumineuse enquête dont nous vous apportons aujourd'hui un résumé, suffisent amplement à vous renseigner sur les procédés de guerre de nos ennemis et à vous permettre d'apprécier combien l'armée allemande, qui, comme nous l'avons établi précédemment, se montre si cruelle à l'égard des populations civiles, méconnaît aussi, vis-à-vis des combattants, les lois les plus élémentaires du droit des gens et les devoirs les plus sacrés de l'humanité.

Le rapport établit ensuite de nombreux attentats contre des blessés, notamment le 1 septembre, contre le soldat Berjat, horriblement défiguré; le 6 septembre, contre le capitaine Mausson, qui fut achevé et dévalisé. Le 7 septembre, quatre soldats blessés appartenant à un Allemand qui passait. Celui-ci leur tira des coups de fusil. L'un d'eux fut tué. Le 20 ou 21 septembre, des hommes de patrouille commandés par le caporal Groumoult qui se sauva seul, furent littéralement dévalisés et assassinés.

Contre les prisonniers.

Le 21 août, le sergent Goumet, du 334e régiment d'infanterie, s'étant trouvé cerné avec son peloton par des forces considérables, après une lutte assez vive, se vit contraint de se rendre. Ses soldats et lui agitérent leurs mouchoirs et déposèrent leurs fusils, puis se dirigèrent sans armes vers les Allemands, qui les laissèrent approcher. Quand ils arrivèrent à une cinquantaine de mètres des lignes ennemies, ils furent accueillis par une vive fusillade qui en faucha un grand nombre. Le sergent lui-même fut atteint de cinq balles.

Le 21 ou le 22 du même mois, trois sections de la 3e compagnie du 67e de ligne, qui avaient été envoyées en reconnaissance à la lisière du bois de Saint-Remy, au sud-est de Verdun, furent capturées par les Allemands; mais bientôt, devant l'offensive d'un bataillon de renfort, ceux-ci durent se replier. Ne voulant pas s'embarasser alors de leurs prisonniers, ils les massacrèrent presque tous, à coups de fusil et à coups de crosse. Sur quatre-vingts hommes environ, très peu échappèrent à la mort; le lieutenant Delfosse, qui avait dirigé la reconnaissance, fut parmi les victimes.

Le 27 août, à Mézières, les Allemands ont fusillé tous les soldats d'une section de la 6e ligne, qu'ils avaient faits prisonniers. Un détachement du 2e régiment du génie, dans les rangs duquel était le sapeur Delage, a retrouvé les cadavres qui avaient échoué les mains liées derrière le dos.

Le 20 août, une trentaine d'hommes du 99e furent cernés par les Allemands, à la ferme des Tiges, près de Saint-Dié. Quelques-uns, qui se tenaient sur le seuil de la porte, levèrent les bras et agitérent un drapeau blanc. Un lieutenant ennemi s'avancant leur fit un signe d'assentiment, puis leur ordonna de déposer les armes. Dès qu'ils furent désarmés, il les fit sortir et on les aligna contre un mur. Se rendant compte du sort qui leur était réservé, les malheureux implorèrent l'officier et un des soldats de celui-ci joignit ses supplications aux leurs.

L'exécution n'en eut pas moins lieu. Les prisonniers, rudement poussés contre le mur, furent impitoyablement fusillés par un peloton d'assassins qui tira sur eux à cinq ou six pas. Bien que le lieutenant ennemi avait promis de leur laisser la vie sauve, le soldat Palayer se laissa tomber. Après avoir fait le mort, il escalada une échelle et se cacha dans un grenier au milieu de la paille. A peine y était-il blotti, qu'un Allemand venait autour de lui enfoncer sa baïonnette dans les boîtes de fourrage. Le soldat Reynard, qui lui aussi, s'était jeté à terre au moment de l'exécution, put se réfugier dans une cave, où il retrouva cinq de ses camarades. Tous les six y restèrent jusqu'au 11 septembre, se nourrissant de choucroute et de pommes de terre crues.

La scène d'horreur que nous venons de rapporter est établie par les témoignages des soldats Palayer, Grand, Dufaud, Blanc et Reynard qui ont échappé au massacre.

Entre le 7 et le 12 septembre, une troupe formée d'éléments appartenant à plusieurs régiments était à la poursuite de l'ennemi, derrière, à proximité de la route, non loin du camp de Mailly, les cadavres d'une patrouille française du 88e de ligne composée d'un sergent, d'un caporal et de six hommes. Ces militaires, dont les mains étaient liées derrière le dos, avaient été fusillés par les Allemands.

Le rapport cite un grand nombre de massacres pareils. Le dernier dont il fait état est celui-ci:

Le 25 octobre, une troupe allemande, sur le point d'être surprise près de Dixmude, massacra trois ou quatre fusiliers marins qu'elle avait capturés une heure auparavant et parmi lesquels se trouvait le capitaine de frégate Janiot.

Contre le personnel médical.

Les Allemands n'ont jamais cessé de tirer sur les ambulances. Souvent ils ont tué de sang-froid et à bout portant des médecins dans l'exercice de leurs fonctions. Voici un exemple pris parmi ce long musée d'horreurs qu'on a élaboré les membres de la commission.

Le 22 août, après la bataille de Mercy-le-Haut (Meurthe-et-Moselle), le médecin auxiliaire Mozer, interne des hôpitaux de Paris, qui avait passé une partie de la journée à soigner des blessés, essaya dans la soirée le feu d'une patrouille ennemie. Il s'abrita alors derrière une voiture et tenta de s'expliquer en allemand. Une voix lui répondit en français: "Lévez-vous et venez." Ayant obéi, il se trouva en présence d'un sous-officier qui, après l'avoir fouillé, le conduisit auprès d'un capitaine. Ce dernier lui enleva son revolver et lui ordonna de le précéder pour entrer dans une maison. En arrivant près de la porte, comme le capitaine dit au médecin de frapper la tête, celui-ci sentit que l'officier lui plaçait sur la tempe gauche le canon d'un revolver.

Pensant qu'on voulait simplement l'effrayer et ayant entendu d'ailleurs jouer plusieurs fois le barillet de l'arme qui était au cran de sûreté, il fit bonne contenance; mais il finit par se retourner pour demander si ce qu'il croyait être une mauvaise plaisanterie n'allait pas prendre fin. Aussitôt un coup partit. Atteint derrière l'oreille gauche par une balle qui sortit au-dessous de l'œil droit, M. Mozer tomba sur le sol, souffrant atrocement et crachant le sang.

Les faits analogues sont tellement nombreux que les rédacteurs du rapport n'ont pu les citer tous. Ils terminent leur douloureuse énumération en ces termes:

Nous voulons arrêter ici, monsieur le président du Conseil, ce rapport, que nous aurons pu faire beaucoup plus long si nous n'avions craint de répéter indéfiniment le récit de faits sans cesse renouvelés dans des conditions presque identiques. Aussi bien, les exemples déjà nombreux que nous avons extraits de la volumineuse enquête dont nous vous apportons aujourd'hui un résumé, suffisent amplement à vous renseigner sur les procédés de guerre de nos ennemis et à vous permettre d'apprécier combien l'armée allemande, qui, comme nous l'avons établi précédemment, se montre si cruelle à l'égard des populations civiles, méconnaît aussi, vis-à-vis des combattants, les lois les plus élémentaires du droit des gens et les devoirs les plus sacrés de l'humanité.

Le rapport établit ensuite de nombreux attentats contre des blessés, notamment le 1 septembre, contre le soldat Berjat, horriblement défiguré; le 6 septembre, contre le capitaine Mausson, qui fut achevé et dévalisé. Le 7 septembre, quatre soldats blessés appartenant à un Allemand qui passait. Celui-ci leur tira des coups de fusil. L'un d'eux fut tué. Le 20 ou 21 septembre, des hommes de patrouille commandés par le caporal Groumoult qui se sauva seul, furent littéralement dévalisés et assassinés.

Contre les prisonniers.

Le 21 août, le sergent Goumet, du 334e régiment d'infanterie, s'étant trouvé cerné avec son peloton par des forces considérables, après une lutte assez vive, se vit contraint de se rendre. Ses soldats et lui agitérent leurs mouchoirs et déposèrent leurs fusils, puis se dirigèrent sans armes vers les Allemands, qui les laissèrent approcher. Quand ils arrivèrent à une cinquantaine de mètres des lignes ennemies, ils furent accueillis par une vive fusillade qui en faucha un grand nombre. Le sergent lui-même fut atteint de cinq balles.

Le 21 ou le 22 du même mois, trois sections de la 3e compagnie du 67e de ligne, qui avaient été envoyées en reconnaissance à la lisière du bois de Saint-Remy, au sud-est de Verdun, furent capturées par les Allemands; mais bientôt, devant l'offensive d'un bataillon de renfort, ceux-ci durent se replier. Ne voulant pas s'embarasser alors de leurs prisonniers, ils les massacrèrent presque tous, à coups de fusil et à coups de crosse. Sur quatre-vingts hommes environ, très peu échappèrent à la mort; le lieutenant Delfosse, qui avait dirigé la reconnaissance, fut parmi les victimes.

Le 27 août, à Mézières, les Allemands ont fusillé tous les soldats d'une section de la 6e ligne, qu'ils avaient faits prisonniers. Un détachement du 2e régiment du génie, dans les rangs duquel était le sapeur Delage, a retrouvé les cadavres qui avaient échoué les mains liées derrière le dos.

Louisville & Nashville R. R. Co.

La ligne la mieux équipée offrant le service le plus moderne de la Nouvelle-Orléans aux villes du Nord et du l'Est

La route du "NEW YORK & NEW ORLEANS, Limited" Train tout en acier, composé entièrement de wagons-lits Pullman, wagon d'observation et Café Club

Pour plus amples informations s'adresser au Bureau des billets, 201 rue St-Charles

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

Vêtements confectionnés. Chapeaux et Articles de Toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures et ferme le dimanche. Coin des rues Dauphine et Iberville, à deux états de la rue du Canal, 2e arr. District.

BEST BOTTLED AND KEG BEERS UNDER THE FLAG.

NATIONAL BREWING CO.

EAGLE BRAND

En faisant vos emplettes mentionnez l'Abéille, S. V. P.

Essayez la meilleure Bière pure et à point
 Aucune ne lui est comparable

XXXX Extra Fine Bottled Beer

NEW ORLEANS BREWING CO.

RUES JACKSON ET TCHOUPTELOUS